

Jean-Luc GEOFFROY



Photo : Nicole CAPON

Par Paul MATHIEU
2003 - actualisé en 2016

PROVINCE DE LUXEMBOURG
Service du Livre Luxembourgeois

*He andado muchos caminos.../...
En todas partes he visto
caravanas de tristeza,
soberbios y melancólicos
borrachos de sombra negra*

Antonio MACHADO

Perpétuel boute-en-train, homme à tout faire, homme orchestre, homme de main, homme de lettres et homme de cœur, Jean-Luc Geoffroy est un des piliers du Service du Livre luxembourgeois. Sans compter sa peine, depuis près de vingt ans, avec le concours constant de Mady Schinckus, on le rencontre à tous les rendez-vous importants pour la diffusion des livres, partout en Belgique, en Europe et même au Québec... Sans relâche, par train, par camion, par voiture et par avion, il s'emploie à faire connaître hors de nos frontières la littérature de la Communauté française de Belgique.

Cet accaparement de tous les instants fait peut-être oublier que Jean-Luc Geoffroy compte aussi une solide activité littéraire personnelle : poésie et surtout nouvelles. Par un étrange paradoxe, d'ailleurs, très en contraste avec

l'homme, cette production s'avère rarement optimiste et se range plus volontiers sous le signe d'une certaine gravité.

Plongée dans un état de veillesse pendant quelques années, l'écriture de Jean-Luc Geoffroy a connu ces derniers temps un important regain de vigueur avec des collaborations à différentes revues et surtout la publication de deux recueils de nouvelles.

Biographie

Né à Pétange (Grand-Duché de Luxembourg) le 21 juin 1953, mais issu d'une famille virtonnaise, Jean-Luc Geoffroy est un Gaumais pure souche. C'est à Virton qu'il passa son enfance et fit ses humanités à l'Athénée Royal avec, notamment, Georges Bouillon comme professeur.

Attiré par la littérature et par la musique, il suivit pendant quelques temps les cours du Conservatoire de Luxembourg. Passionné par le théâtre, il joua dans la troupe Les Compagnons d'Athéna dirigée par Claude Raucy. Pendant plusieurs années, véritable homme orchestre tour à tour chanteur, comédien et musicien, il anima les Cabarets gaumais présentés en Gaume et à Bruxelles. Il fut également l'un des premiers rédacteurs de la revue gaumaise *Le Gletton*.

Après des études de traducteur en anglais et espagnol à Bruxelles, Jean-Luc Geoffroy est, depuis 1978, responsable du Service du Livre luxembourgeois et de la Communauté française. Ce service édite les *Dossiers L* et présente les œuvres des auteurs de la Belle Province un peu partout, lors de foires du livre en Belgique (Namur, Redu, Chassepierre, Bellefontaine, Bruxelles) et à l'étranger de Luxembourg à Metz en passant par le lointain Outaouais québécois, la Suisse ou encore le Val d'Aoste.

Retraité en 2014, il revient à son dialecte gaumais, puis montera sur les planches en 2016.

Bibliographie

Poésie :

- *Poèmes pour moi et pour quelqu'un d'autre*. Vieux-Virton, La Dryade, 1974 (coll. "Poésie La Dryade", n° 46).
- *Pluie d'illusions*. Vieux-Virton, La Dryade, 1975 (coll. "Poésie La Dryade", n° 49).

Nouvelles :

- *Cache-cache*. Vieux-Virton, La Dryade, 1973 (coll. *Variétés*, n° 34).
- *Contes étranges de l'âme borgne*. Vieux-Virton, La Dryade, 1977 (coll. *Variétés*, n° 55).
- *L'enfant sadique et autres phantasmes*. Virton, Michel Frères, 1981 (préface de Georges JACQUEMIN).
- *Miserrances*. Avin/Hannut, Luce Wilquin, 1996 (collection *Euphémie*).
- *La chambre*. Ochamps, s. é. (chez l'auteur), 1998.
- *Le contrat*. Ochamps, s. é. (chez l'auteur), 1998.
- *Le déclic*. Ochamps, s. é. (chez l'auteur), 1998.
- *Les mains de M'boko*. Ochamps, s. é. (chez l'auteur), 1998.
- *Sans gravité*. Ochamps, s. é. (chez l'auteur), 1999.
- *Un détail pour Jérémie*. Ochamps, s. é. (chez l'auteur), 1999.
- *Une histoire d'amour*. Marche-en-Famenne, Chouette Province, 1999.
- *La chambre morte*. Marche-en-Famenne, Chouette Province, 1999.
- *Sans gravité*. Bruxelles - Luxembourg, Memor - Les cahiers luxembourgeois, 2001 [ce recueil reprend la plupart des nouvelles éditées chez l'auteur entre 1997 et 2000].
- *Le Noël de Paul - El Paul à Nawé*, conte de Noël, édition bilingue français-gaumais, sur Conqueror, format 14,85 x 11 cm, Ma p'tite édition, Ochamps, 2015.
- *Mamine*, nouvelle policière, édition bilingue français-gaumais, sur Conqueror, format 14,85 x 11 cm, Ma p'tite édition, Ochamps, 2015.

Romans :

- *L'Oscar èt l'Alfred à l'icole*, roman en patois gaumais, Musée de la Parole en Ardenne, Marche-en-Famenne, 2013.
- *El pètit prince*, traduction en patois gaumais du *Petit prince* d'Antoine de Saint-Exupéry, Éditions Tintenfass, Neckarsteinach, 2015.

Autres textes :

- Claude BOSSICART, Anita DROHÉ, Jean-Luc GEOFFROY et Claude RAUCY, *L'effusion, ou les impossibles amours de Virton et Saint-Mard*. Vieux-Virton, La Dryade, 1973 (coll. *Variétés*, n° 37).
- Claude BOSSICART, Anita DROHÉ, Jean-Luc GEOFFROY et Claude RAUCY, *Le dictionnaire de l'effusion*. Vieux-Virton, La Dryade, 1974 (coll. *Variétés*, n° 43).

Ouvrage collectif :

- *Le voyage en Oïlie*, ouvrage collectif, bilingue dialectes des régions de l'ancienne langue d'oïl et français. CROMBEL, Charleroi, 2015. Album cartonné, avec des illustrations de Gabriel LEFEBVRE.

Principales collaborations :

La Dryade, Le Gletton, Traversées, Pollen d'Azur...

À consulter :

- Roger BRUCHER, *Poètes français du Luxembourg belge de 1930 à nos jours. Anthologie*. Arlon - Bruxelles, Éditions de l'Académie luxembourgeoise, 1978 (Cahiers de l'Académie luxembourgeoise. Nouvelle série, n° 9-10), p. 131.
- Georges JACQUEMIN, *Jean-Luc Geoffroy*, in *La revue. Dossiers d'Aquitaine et d'ailleurs*, n° 37, automne 1988, p. 15.
- Paul MATHIEU, *Virton*, in *Cahiers de l'Académie luxembourgeoise*,

n° 17, 2000.

Texte et analyse

Le monde à l'envers

1 *C'est beau les fleurs*
C'est gentil
Ça sent bon
Mais on ne m'a pas appris
5 *À aimer les fleurs*

C'est faux l'argent
Ça aigrit
Ça n'a pas d'odeur
Et l'on m'a appris
10 *À aimer l'argent*

C'est beau l'amour
C'est humain
Naturel et si bon
Mais on m'avait dit
15 *Que c'était un péché*

Faut pas faire voir le monde
À l'envers
Aux enfants
Ça leur fait mal
20 *Quand ils sont grands*
Ça leur fait peur
Inutilement

(Pluie d'illusions)

Il est certain que la poésie de Jean-Luc Geoffroy s'inscrit à une distance respectable de l'avant-garde contemporaine. Bien au contraire, volontairement simple et accessible, son écriture ne craint pas d'utiliser un lexique familier, voire, à l'occasion, enfantin. Au reste, le titre du recueil

dont ce poème est tiré (*Pluie d'illusions*) montre assez la déception qu'il laisse supposer. Partisane de l'adéquation poète - enfant, cette déception c'est celle de l'enfant ou de l'adolescent qui découvre la rudesse du monde adulte.

Déjà, emprunté à la langue de tous les jours, le titre évoque bien un chamboulement, un bouleversement de l'ordre des choses. Ce n'est d'ailleurs pas tant le monde qui paraît renversé, que les valeurs qu'il propose. En fait, il va bien s'agir d'une refonte totale du système éducatif qui serait nécessaire pour rattraper les erreurs dénoncées par le poème.

Les trois premières strophes du petit poème épousent une structure similaire : cinq vers brefs et libres et deux vers supplémentaires reliés aux précédents par une conjonction de coordination. Opposition dans les strophes une et trois, addition dans la strophe centrale. Cette symétrie attire l'attention sur d'autres dispositions également calculées. Ainsi, les sonorités, bien qu'assez éloignées des rimes traditionnelles, se font-elles tout de même régulièrement écho en fin et à l'intérieur des vers : *fleurs / odeur / peur; beau / faux; gentil / appris / aigrit / dit; bon / on / monde / sont; argent / enfants / grands / inutilement...* On le voit, les liens sonores sont nombreux et serrés. Outre les apparentements vocaliques, on relève aussi quelques allitérations plus discrètes (*amour / humain / monde / mal*) et de multiples réemplois systématiques de termes (*fleurs, argent...*) et de structures syntaxiques. Bref, rien de très complexe, mais un résultat chantant faisant songer aux comptines de l'enfance. Mine de rien, d'ailleurs, derrière cette simplicité, voire cette feinte naïveté, se cache une certaine révolte gentille, mais ferme.

Point par point, le poète (le texte le concerne directement comme le suggère la première personne : *m'a appris*) démonte certaines des valeurs habituellement enseignées aux enfants. On apprend à aimer des choses qui n'en valent pas la peine (*l'argent*) et on néglige les choses essentielles (les *fleurs* laissées pour compte, *l'amour* considéré comme un *péché*). En cela, l'auteur montre l'intérêt du retour à une conception plus naturelle (cf. vers 13) des valeurs. Pour s'en convaincre, il suffit peut-être de souligner le contraste entre le *beau* qualifiant les *fleurs* et le *faux* se rapportant à *l'argent*. De même, on notera l'opposition entre le parfum des *fleurs* (*ça sent bon*) et *l'argent* qui, c'est connu, *n'a pas d'odeur*.

L'utilisation de l'adverbe *inutilement* en fin de vers est également très révélatrice. Par sa lourdeur et son isolement dans un vers lui consacré, il souligne à merveille les malencontreuses errances des conventions sociales comme l'argent. Remarquons, d'ailleurs, que les déviations artificielles ainsi véhiculées par une pseudo-sagesse sociale sont bien les fruits d'une éducation (cf. le verbe *apprendre* utilisé à deux reprises, vers 4 et 9) et s'inscrivent en faux contre les pulsions de l'apprenant (le poète lui-même).

En fin de compte, si le résultat de l'éducation est plutôt négatif, c'est la faute de ce *on* qui assure l'enseignement. Ce *on*, ce sont tous les adultes d'une manière générale, plus commodément, c'est tout le monde et personne à la fois.

Au reste, bien que présentée par les adultes comme un *péché* (voyez la référence, à une éducation religieuse), la découverte de l'amour dans la troisième strophe n'empêche pas le jeune de braver l'interdit comme le souligne l'emploi du plus-que-parfait (*on m'avait dit*).

La dernière strophe échappe aux énumérations récurrentes des trois précédentes et donne un conseil (une morale?) on ne peut plus simple en des termes clairs et familiers (*faut pas*). Cette façon de faire (à l'envers) entraîne une double conséquence perverse pour les enfants : *ça leur fait mal* et *ça leur fait peur*. Cette présentation à rebours des choses pervertit les jeunes esprits de façon indélébile. En soi, la vie n'épargne évidemment pas la peur et le mal, mais l'éducation pourrait s'abstenir d'en rajouter *inutilement*!

La simplicité formelle du propos prolonge celle des mots employés. La leçon à tirer de ces quelques lignes - pour peu que l'on veuille en tirer une - est peut-être l'espoir d'une plus grande modestie d'esprit vis-à-vis de la réalité : nos valeurs sociales sont loin d'être toujours défendables!

Au demeurant, la simplicité évoquée peut s'avérer très utile pour une approche de la poésie avec de jeunes adolescents. Un texte comme *Le monde à l'envers* leur est certainement accessible et pourrait même servir de base à un exercice de réécritures utilisant certaines formules répétées : *c'est beau, c'est faux...*

Choix d'extraits

La Vierge-Jacques

D'énormes nuages s'appuyaient lourdement sur l'horizon fatigué. La journée serait mauvaise, comme hier. Pourtant, les blés réclamaient. Leur dorure ternissait, et leurs longues échasses ployaient dangereusement. Quelques épis, las d'attendre les couteaux de la faucheuse, s'étaient couchés déjà.

Malgré les éclairs qui menaçaient du fond du ciel, tu as voulu m'emmener au bois. Je n'ai pas compris tout de suite. Je te trouvais insensé, mais t'aimais trop pour discuter. Alors nous sommes partis pour la Vierge-Jacques. La chaleur m'étouffait déjà quand nous sommes arrivés au Verger d'Épines. Mais tu insistait. Allons au bois. Je t'ai suivi sans trop de mauvaise grâce. Tu me parlais de ton avenir. Tu faisais des projets fantastiques. Et moi, je ne me rendais pas compte que j'en étais absente. J'avais tellement confiance en toi.

Quand nous sommes arrivés à la «Crûlot», je crus bien que nous allions y avoir droit tout de suite. Il tonna très fort. Les oiseaux avaient disparu. Seule une buse tournait encore, sans bruit, dans la touffeur intenable de l'orage approchant, au-dessus des chênes et des bouleaux. Nous nous sommes assis quelques minutes sous les sapins, au bas de la côte. L'air sentait bon la résine. Là, tu as rappelé nos meilleurs souvenirs. Notre rencontre à Florenville, nos meilleures sorties, nos meilleurs amis. Et puis le jour où, pour la première fois, nous nous étions glissés sous le même édredon, l'hiver dernier. J'étais heureuse. Je n'avais pas encore compris.

Les cailloux roulaient sous nos pieds. Ils me faisaient mal au travers de mes semelles trop fines. La montée est raide, là. J'ai voulu m'arrêter encore. Mais je t'implorai en vain. J'ai lu dans ton regard que tu allais te fâcher. J'ai continué, péniblement. Tu me tirais. Comme tu paraissais pressé! Je restais toujours aveugle. Nous nous sommes assis sur le banc. La Vierge-Jacques était toujours là, plantée dans sa niche, au tronc du hêtre énorme.

Les premières gouttes claquaient sur les feuilles, au-dessus de nous. Tu m'as embrassée. Tes mains glissaient sur mes épaules. L'une vint me

caresser la nuque. L'autre montait sur mes seins gonflés d'amour. Et ce n'est que lorsqu'elles se sont rejointes que j'ai compris. Trop tard ! Tu as serré. Vite ! Fort ! Je n'ai pas pu crier. Je n'ai pas même pu esquisser un geste. Ma surprise fut brève, comme mon agonie.

Sans émotion, tu m'as chargée sur tes épaules. Et tu m'as jetée dans le petit ravin, sur les ordures. Et tu es parti, calme. L'orage grondait, et il pleuvait à torrents.

J'avais compris bien trop tard. Je n'aurais jamais dû te dire que j'attendais un enfant. Notre enfant.

(Cache-Cache, pp. 20-21)

Qu'avez-vous fait ?

*Qu'avez-vous fait
Sous le chêne mort
Sur le tapis bruissant
Des feuilles séchées
Qu'avez-vous fait
À l'ombre claire
De l'automne encore chaud
Dans l'ancienne futaie
Qu'avez-vous fait
Sous le chant des oiseaux
Au pied du grand chêne
Dont le front desséché
Bénissait vos deux corps
Ne suis ni pape ni prêcheur
Et vous avez bien fait
C'est vivre aussi
C'est vivre heureux
Que de s'aimer
En liberté*

(Poèmes pour moi, p. 32)

Indicatif des vieux

*Je vous aime, vous, les vieux,
Quand vous tendez au soleil,
Quand vous donnez à la pluie
Votre peau fanée et basanée;
Quand s'écoule l'eau tiède
D'un orage d'été
Dans les lézardes de votre visage,
Cicatrices des années;
Et que vous souriez au passé.*

*Je vous aime, vous, les vieux,
Quand votre voix s'élime,
Quand vos lèvres se retirent
Et font genuflexion
À chacun des mots ridés
Qu'elles façonnent, maladroitement,
Trahies par des dents
De long temps oubliées;
Et que pourtant, vous souriez au présent.*

*Je vous aime, vous, les vieux,
Quand vos paupières flétries
Découvrent l'eau passée
De vos yeux presque éteints
Et vos pupilles fines
Comme têtes d'épingles;
Et quand ces yeux racontent
Leurs chagrins et leurs joies d'hier,
Et qu'ils sourient encore au passé.*

*Je vous aime, vous, les vieux,
Quand vos pas dérégés geignent
Sur les allées d'un bonheur
Qui vous tourne le dos;
Quand vos gestes engourdis
Ralentissent le temps
Sans pourtant l'arrêter
De leur force chétive;
Et que vous souriez quand même au présent*

*Je vous aime, vous, les vieux,
Quand votre cœur oublie
La cadence de la vie
Et qu'il bat l'anarchie douloureuse;
Quand il dit qu'il est temps
De nouer les coins de vos souvenirs
Et de les agiter une dernière fois,
Et d'oublier tout ça...;
Quand la mort vous invite au futur,
Au futur tellement proche
Qu'on le dirait présent,
Et que votre sourire a peur
À tous les temps.*

(*Pluie d'illusions*, pp. 40-42.)

Marinette

« Il a plu toute la journée. La terre n'a pu suivre, et de grandes flaques couvrent champs et jardins. Les rigoles roulent des eaux épaisses, jaunes et brunes au-dessus des bouches lasses de boire. Au coin de la rue, une grille vomit une eau presque noire avec de longs rots sourds. Les nuages sombres dessinent des montagnes et des masques fantastiques dans le ciel froid. J'entends les arbres frissonner d'horreur, de toutes leurs feuilles ruisselantes. » Je ne sais plus où que j'ai lu ça, mais aujourd'hui, c'est comme dans ce bouquin.

La journée a été mauvaise, on s'en doute. Marinette s'est levée du pied gauche. Elle a fait du café imbuvable et le beurre était ranci. Notre première dispute a donc commencé à sept heures et demie. Elle a été brève. Il y a tout de même une tasse qui n'en a pas vu la fin. Comme toujours, Marinette m'a reproché de ne pas travailler. Elle connaissait mon avis sur la question avant de me traîner devant le maire. Elle a qu'à se démerder. Si la situation lui plaît plus, qu'elle se tire. Mais elles sont toutes pareilles, y en a pas une qui m'a plaqué.

Marinette, c'est ma sixième femme. À chaque nouvelle épouse, je suis obligé de changer de quartier. je fais peur, à ce qu'il paraît. Mes cinq premières femmes se sont suicidées, et les gens racontent que je suis le démon personnifié. Tout ça, c'est des préjugés, que je leur dis. Parce que je travaille pas, que je vis aux crochets de mes femmes, tout le monde me méprise. Mais je m'en fous. C'est tout de même pas ma faute si les femmes sont sujettes aux dépressions. Enfin, pas tout à fait. Je suis normal, moi, comme tout le monde. Y a qu'à prouver le contraire!

Pour passer le temps, je me suis amusé à jardiner toute la matinée sous la flotte. Et à onze heures, on s'est redisputés. J'avais rapporté de la boue partout, j'étais un sale cochon et compagnie. J'ai essayé de gueuler plus fort qu'elle. Mais ça n'a pas été facile. Les gens disent que je suis mou, et elle en profite. Il faut avouer qu'elle a toujours les meilleurs arguments. Même si c'est toujours les mêmes, ils en sont pas moins valables. Elle travaille, elle entretient la maison, fait la bouffe et couche avec moi. De mon côté, je semble me contenter de la dernière partie de son exposé, comme elle dit. Quand elle me parle sur ce ton-là, je me tasse parce que je me rends compte que j'ai besoin d'elle, et ça m'énerve. Ça me fout en rote de baisser pavillon devant elle.

J'en ai eu marre. J'ai pris de l'argent dans le buffet et je suis sorti. J'ai roulé ma bosse dans le village tout l'après-midi. J'ai bu le coup avec quelques copains, puis j'ai perdu aux cartes tout le fric qui me restait. Je suis rentré vers huit heures. Rentré n'est peut-être pas le mot juste. Je jette un œil par la fenêtre pour voir Marinette. Non que je me méfie, mais j'aime la regarder sans qu'elle s'en doute. Elle est assise à la table, devant un livre. Une bouteille de whisky traîne à côté d'un verre vide. Y a un détail qui me frappe. Je bouge pas. J'attends calmement. Et je commence à sourire. Après quelques minutes, Marinette a l'air de s'assoupir. Elle se verse une rasade qu'elle ne boit pas. Ses paupières se ferment. Je souris toujours. La tête s'appuie doucement sur son avant-

bras, puis tombe sur la table. J'attends encore un peu. Y a une odeur de gaz qui sort par les interstices de la fenêtre. C'est le bouton du gaz qui m'avait frappé. Ouvert, mais pas de flamme. J'attends encore, que j'ai dit. Et quand je suis tout à fait sûr, je m'en vais donner l'alerte, en faisant comme si j'étais affolé. Pour donner le change!

Demain, j'irai au chômage. Enfin, je m'inscrirai, quoi. Puis je chercherai une autre femme.

(Contes étranges de l'âme borgne, pp. 71-73)

La fatigue du soir

[...]

Je trouvai vite un emploi stable dans une usine à quelques kilomètres de chez Madame Bovrat. Pas une semaine ne s'écoulait sans que nous fassions une petite visite à la brave dame. je ne perdis pas l'habitude du fauteuil de gauche. Elle ne perdit pas celle de la pomme trop forte.

Plus d'une fois il m'arriva de passer dans une autre pièce pour me rappeler comment les murs de cette maison déformaient les voix. Je ne retrouvai jamais celle de Geneviève, éraillée et sourde, de nos premiers temps. Comme partout, les murs étouffaient un peu les sons, les atténuaient, mais sans déformation profonde. Sauf une fois. J'étais à la salle de bains, et une voix me parvint comme j'avais entendu celle de Geneviève lors de mes premières visites chez la tante. Un cri de frayeur suivit. La tante sans aucun doute. Je me précipitai. Madame Bovrat était pâle, et Geneviève riait doucement. C'est tout le visage de la quadragénaire qui transpirait la terreur. «Ce n'est rien, dit-elle. Une souris. J'ai toujours eu peur des souris.»

Je fis le rapprochement entre la voix et la vieille de notre voyage de noces. Elle était venue ici, sans aucun doute. Et ce mystère me rongea. Il faudrait que je sache. À tout prix. Je ne dis rien cependant. Je fis semblant d'avalier le mensonge de la tante. Mais quand Geneviève, sur le chemin du retour, m'affirma elle aussi que sa tante avait crié à cause d'une souris, je perdis mon calme. Elle me répondit par un rire doux et ironique. Pour peu elle fût parvenue à me persuader de l'existence de cette souris imaginaire.

Les mois passaient. La vieille bonne femme se manifestait de temps à autre, à mon grand tourment. J'en vins par ailleurs à une constatation insolite. je ne me souvenais pas, depuis les six années de notre vie commune, d'avoir jamais vu dormir Geneviève. Je ne veux pas dire qu'elle veillait sans cesse, non. Sa fraîcheur du matin prouvait son repos. Mais toujours je m'endormais avant elle, et chaque matin elle était réveillée avant moi. Si je m'éveillais au cours de la nuit, ce qui était extrêmement rare depuis notre mariage, je découvrais son regard tendre et son doux sourire. J'essayai en vain de la surprendre ensommeillée.

Un soir, je vins me coucher plus tard que d'habitude, sans faire de bruit. C'était il y a environ cinq semaines. Devant la toilette de chêne, une femme qui eût dû être la mienne s'affairait à ses cheveux. Dans le miroir, je n'aperçus que le front et les mains. Un front creusé de sillons plus que centenaires. Des mains décharnées, caleuses, et du même âge que le front. La vieille! je poussai un cri. La vieille claqua la porte avant que j'aie pu esquisser le moindre geste. La chambre a deux sorties, dont l'une mène à un vestibule qui donne sur la cuisine. C'est par là que je courus. Et je trouvai Geneviève à la cuisine, en peignoir, une tartine à la main. Aucune trace de la vieille. J'aperçus, sous le peignoir de Geneviève, une mini chemise de nuit tout à fait semblable à celle que j'avais vue sur le dos de la vieille un instant plus tôt. J'avais rêvé, sans doute. Ma femme me l'affirma en tous cas. Je devrais aller voir un psychiatre, lui seul pourrait me guérir de cette hantise de la vieille...

Ce sont des cambrioleurs qui me donnèrent la clé. Réveillé en sursaut au milieu de la nuit, voici une quinzaine de jours, je vis deux hommes faire irruption dans notre chambre. Geneviève sauta du lit la première. L'un des voleurs lui tira une balle en plein cœur. Geneviève tomba sans un cri. Sa peau se ratatina, ses mains se décharnèrent et se couvrirent de cals. Ses longues jambes osseuses se déchirèrent en vieux ulcères. Sa bouche édentée restait béante. Épouvantés, les bandits prirent la fuite.

La tante de Geneviève se suicida le lendemain. Elle m'avait laissé une lettre où il était question de sa grand-mère, de sorcière et de sortilège, de vengeance contre la famille Bovrat. Les parents de Geneviève y avaient déjà succombé. Je compris alors l'avertissement de la tante avant le mariage : elle craignait qu'un jour je découvre la vérité. Geneviève devait faire beaucoup d'efforts pour garder son aspect de jeunesse, et de là venait cette lassitude du soir. Sans doute durant son sommeil reprenait-elle son aspect de vieille femme. Je trouvai dans une armoire de notre

chambre le flacon de somnifères que ma femme utilisait sans doute pour moi.

Jamais je ne retrouverai une fille aussi fantastique que ma Geneviève. J'aurai toujours peur des filles trop belles.

(Contes étranges de l'âme borgne, pp. 97-99)

Quand septembre vint

[...]

Le silence était devenu comme un code entre Béatrice et moi. Un regard, un geste, un soupir, tout était communication. Nous étions assis l'un près de l'autre, sur un banc de bois peint. Dans le crépuscule du soir, sa robe topaze s'allumait d'une fluorescence veloutée. La finesse de ses traits, de ses mains s'accroissait avec l'ombre. Parfois, je laissais tomber quelques mots, et elle répondait d'un signe, d'un mouvement de cils ou humectait ses lèvres de salive.

Papa réclama des explications le lendemain. Béatrice m'avait fait comprendre que garder le silence était nécessaire. Aussi ne parlai-je point de ma soirée en sa compagnie. Il n'était pas très poli de quitter des invités peu après leur arrivée. Ce sont des choses qui ne se font pas. Même si les B. ne me plaisaient pas, mon devoir était de rester au moins un certain temps. Peu importe si j'étais fatigué. C'était la dernière fois que la remarque m'était faite.

Je ne répliquais jamais à mon père. Il avait des principes stricts, mais était un très bon père de famille et en outre un brave homme pour qui j'avais une estime très haute. Mais sa réaction resta un mystère pour moi quand je demandai :

- Pourquoi Béatrice n'est-elle pas venue avec eux ?*
- Jean-Pierre, je t'en prie, ça suffit !*

Août s'avavançait, et septembre accourait à l'horizon. Chaque jour Béatrice et moi partions vers les bois pour une promenade. Nous nous allongions sur l'herbe ou sur la mousse, et plus d'une fois ma main étreignit la sienne. Un après-midi, un orage nous surprit. Le vent s'était engouffré sous la robe de jade et avait découvert la beauté et le galbe des jambes nues de ma nymphe, jusqu'à la ceinture. Puis la pluie avait inondé nos vêtements qui nous collaient à la peau. Le charme des cheveux

plaqués au visage, à la nuque tendre, les formes pures dessinées par cette robe légère, devenue transparente avec l'eau m'avaient empli de tendresse. Mais bien que je ne fusse ni attardé, ni « différent des autres », aucune émotion ne me conduisit à l'indécence. Et si nos lèvres se frôlèrent, ce ne fut que par le hasard d'une chute dans laquelle je la retins...

Septembre, tant craint, finit par ouvrir ses portes, et me rappela aux réalités scolaires. Pourtant, que m'importaient alors la chimie et la physique, les antibiotiques et l'aspirine qui devaient former un pharmacien. Et je ne savais pas même ce que Béatrice allait devenir, si Liège ou Bruxelles allait l'aspirer dans le vacarme des trams ou des métros, dans les foules grouillantes et pressées des trottoirs. Il fallait que je sache. Il le fallait.

Je frappai ce matin-là à la porte des B. La mère, splendide dans un chemisier blanc et une jupe plissée noire, m'accueillit avec le sourire. Et le père m'offrit un apéritif. Je n'avais jamais bu d'absinthe, mais je demandai à y goûter. Je venais dire au revoir à Béatrice, puisque je partais pour la semaine, et je sentais que j'avais besoin d'un courage particulier.

La conversation roula quelque temps sur le village, puis sur mes études. Deuxième candi. Oui, j'aimais bien, mais c'était partir loin. C'est vrai que les distances n'existent plus guère aujourd'hui, mais tout dépend des circonstances. Monsieur B. prit alors la parole

— Béatrice aurait aimé être médecin.

— Ah oui ?

— Et je crois qu'elle aurait fait un médecin valable. Elle avait pas mal de qualités.

Je ne comprenais pas. Une larme avait perlé au coin de l'œil du père, et Madame B. se moucha discrètement. Mes yeux se détournèrent, et une photo de Béatrice les accrocha, sur le grand buffet.

— Et pourquoi n'a-t-elle pas essayé ?

Ma question les surprit visiblement. Les regards effarés du père et de la mère se croisèrent douloureusement.

— Comment, Jean-Pierre, tu n'es pas au courant ?

— Mais, au courant de quoi ?

Blème, j'avais balbutié cette question, pressentant un drame, une impossibilité, quelque chose d'inconcevable.

— Béatrice aurait eu vingt ans en septembre. Elle est morte en décembre dernier.

[...]

(*L'enfant sadique*, pp. 104-107)

Variations pour corde à nœuds et absinthe

NDLA : Le texte qui suit est extrait de la toute dernière partie du recueil. Il s'agit d'une sorte de défoulement loufoque, l'extrait en étant le début, après un avertissement au lecteur ainsi libellé : «Petit théâtre débile pour inadaptés dramatiques»...

(Pièce en plusieurs scènes, dont la deuxième)

Un café. Entrée dans le fond. Tables à gauche et au milieu. Bar zingué à droite. Derrière la porte d'entrée, à l'intérieur du café, un pendu en pantalon, chemise et évidemment, cravate, Derrière le bar, un garçon rigide avec un œil de verre et une dent en or.

SCÈNE A

(Entre un client, le premier, donc le Client 1)

Client 1

*Tiens, un pendu. (Il le salue d'un moulinet de casquette, puis, au garçon :)
Vous ne devriez tout de même pas laisser traîner des pendus comme cela dans votre établissement. Ça fait désordre. Vous avez vu ses lacets?*

Garçon

Que voulez-vous, mon bon monsieur, le personnel de nettoyage n'arrive que le soir. Il faudra attendre six heures trente pour qu'on l'enlève.

Client 1

Vous ne pouvez donc pas l'enlever vous-même?

Garçon

Ah non, monsieur! On ne tripote pas de macchabées quand on sert à table. Que diraient les clients?

Client 1

Ça, c'est bien vrai. Ils auraient trop de chance. Servez-moi ma liqueur au papyrus, monsieur le garçon.

Garçon

Pas d'insulte, s'il vous plaît, appelez-moi garçon, comme ma mère. Voilà votre liqueur à l'eucalyptus, monsieur le monsieur

Client 1

Et toc, hein? Enfin, pardonnons-nous nos offenses comme se les pardonnent aussi ceux qui nous ont offensés. Je vous dois?

(En posant sa question, le client 1 a jeté un regard dégoûté au pendu. Pendant toute l'évolution des scènes, son regard deviendra de moins en moins dégoûté, et de plus en plus ravi)

Garçon

Quinze francs, monsieur, à cause du pendu.

Client 1

En voilà treize, avec le service.

Garçon

Merci beaucoup, monsieur, merci mille fois (il jette un franc dans la poche du pendu). (Le client 1 déguste chaque gorgée de sa liqueur à l'eucalyptus. Un silence se fait pendant lequel il jette des œillades au macchabée).

Client 1

Dites-moi, garçon, qui est-ce?

Garçon

Qui ça? Je ne vois personne, monsieur.

Client 1

Là, le pendu. Qui est-ce?

Garçon

Ah! Oh, comme d'habitude, un client enfermé hier soir par un hasard inadvertant.

Client 1

Beau pléonasme.

Garçon

Je n'y avais pas fait attention. Ses chaussettes ne sont pas mal non plus.

Client 1

Si je compte bien, c'est le troisième ce mois-ci. Et nous ne sommes que le douze, belle moyenne!

Garçon

Que voulez-vous, monsieur! Je n'y suis, hélas, pour rien. Notez que chez les Ratzibomineux, en face, ils en sont à leur septième. Et nous aurons du mal à combler le retard.

Client 1

Oho! Et chez eux aussi ce sont des clients enfermés «par un hasard inadvertant»?

Garçon

C'est ce qu'ils prétendent. Mais moi, je crois plutôt que c'est parmi le personnel de nettoyage que les gens se pendent. Un clan quoi. Ou une secte. Ils en sont à leur septième annonce dans les quotidiens locaux. À chaque fois, ils demandent «personne sérieuse pour nettoyage salle après 18 H, caractère fort de préférence. Bonne santé s'abstenir.»

Client 1

Mais si les gens qu'ils engagent étaient sérieux, ils ne se pendraient pas. Ne croyez-vous pas?

Garçon

Je partage tout à fait votre avis, monsieur. De plus, si le personnel ne laisse aucune chance aux clients, j'estime que ce n'est pas très aimable. Dois-je vous resservir quelque chose, monsieur?

Client 1

Oui, une liqueur à l'eucharistie.

Garçon

Sapristi!

Client 1

Pardon?

Garçon

Pardi, je dis sapristi. Voici votre liqueur à l'eucalypti... pardon, à l'eucalyptus, monsieur.

Client 1

Merci, garçon. Je vous dois?

Garçon

Dix-sept francs, monsieur, s'il vous plaît. À cause du pendu.

Client 1

En voilà quinze, avec le service.

Garçon

Monsieur est infiniment bon. Merci beaucoup, monsieur (il glisse une pièce dans la poche du pendu).

Client 1

La police n'est pas encore venue?

Garçon

Si, monsieur, bien sûr, comme d'habitude. Et comme pour chaque cas – qu'elle juge différent –, elle a conclu à la mort par accident naturel.

Client 1

Naturellement. Mais dites-moi, la corde, qu'en faites-vous après ?

Garçon

Après quoi, monsieur ?

Client 1

Quand on a enlevé le pendu, que fait-on de la corde ?

Garçon

On la laisse en place, monsieur.

Client 1

Sans défaire le nœud ?

Garçon

Sans défaire le nœud, monsieur. C'est plus facile pour le suivant.

Client 1

Et on ne vous accuse pas de provocation ?

(*L'enfant sadique*, pp. 130-135)

Le cœur de Paméla

(...)

Francis ralluma la lumière blanche et s'assit. De son tabouret, il pouvait lire le thermomètre, dont le fil de vif argent indiquait encore près de 26 degrés. Attendre.

L'expression du regard basculait à mesure que le temps passait. De la belle assurance d'il y a dix minutes encore ne restaient que bribes, balayées par une angoisse croissante. Un coup d'œil à l'appareil photo : bien ; les réglages sont corrects. Les photos devraient alors l'être elles aussi. Oui, mais... Ce contre-jour, près de... Le flash, que l'on ne distingue pas en plein jour, alors que le deuxième œil, même caché derrière l'appareil (Francis visait de l'œil gauche), le verrait, lui, en lieu clos ou en lumière rare. Avait-il bien compensé cet excès de reflets sur le lac ?

Détente des yeux, du visage, du corps tout entier. Francis, en quelques secondes, récapitula toute la séance de prise de vues. Paméla, brune aux

boucles abondantes. Sa gêne, d'emblée devant le charme et l'élégance. La mise à l'aise, au fil des minutes. Le corps aux courbes fines que laissaient à peine deviner les plis de la robe paysanne, même si le décolleté suggérait, lui, une beauté tendre. Le ruban du chapeau qui flotte, et dont il faut saisir instantanément le mouvement. Ce fichu regard ! Incapable d'observer deux cibles principales en même temps : les gestes du ruban qui joue à la vedette, et les expressions du visage. Heureusement, Paméla avait un don naturel pour la pose. Il suffisait de lui demander de se faire câline, sévère, rieuse ou triste pour que tout son être, sous un visage particulièrement expressif, joue le rôle suggéré. Nouveau trouble quand le modèle retire sa robe paysanne et que le chapeau libère toute la chevelure où le soleil s'ébroue en lançant des reflets flamboyants.

Vingt-trois. Le fixateur, lui, au bout de l'établi, prêt depuis longtemps, et bientôt bon à jeter, reste toujours à 21 degrés environ. D'ailleurs sa température demande un peu moins de précision. Il n'y a donc pas lieu de s'en inquiéter. Vérification tout de même, pour confirmer une certitude.

Cette peur, quand Paméla a glissé au bord du lac, à quelques mètres en surplomb des vaguelettes. Heureusement, à cet instant, l'artiste prenait de tout près des portraits serrés, d'herbes, de boucles et de stries roses souriantes, et son réflexe fut rapide et efficace. La pause café, tout de suite après, pour détendre. Le peignoir de soie doublé de cachemire que Paméla jette sur ses épaules, parce que le vent frisquet lui picote la peau à travers le fin maillot de bain. Il fait encore frais, à 10 heures, au bord de l'eau. Puis la reprise des vues – spontanée, en plein entracte –, du visage aux traits fins, des lèvres au bord d'une tasse fumante, du cou étreint par les doigts souples et longs du foulard d'éponge que forme le col du peignoir.

(...)

(*Miserrances*, pp. 10-11)

Le miroir

Je suppose que je m'étais assoupi dans le courant de l'après-midi. Je me souviens d'avoir entendu les informations de 15 heures, mais après, c'est le trou. J'ai sans doute quelque peu abusé de la bouteille. Le cadavre gît encore près de la table de salon, et le verre vide se lamente, seul, comme égaré, au milieu de la nappe.

La radio ne diffuse plus rien, et, dehors, le vent souffle en lourdes rafales qui secouent les volets comme c'est pas permis. Je m'ébroue et m'assieds sur le divan qui a couvé mon sommeil. Dans l'armoire à musique S comme je me plais à l'appeler parce qu'elle contient tous les appareils à sons S, deux diodes rouges rappellent que l'ampli n'est pas éteint, pas plus que la radio, qui précise même, en chiffres noirs dans sa petite fenêtre jaune, que la dernière station écoutée diffusait sur 87.6 Mhz...

La lumière est allumée. Je jette un coup d'œil circulaire à la pièce, que je ne reconnais pas, hormis ce meuble, légèrement éclairé de l'intérieur. Je me lève lentement. Sur la longueur du living, le grand meuble expose des objets qui ne m'ont jamais appartenu. Sur la table rectangulaire S alors que celle que je possède est ovale S, s'empilent de la vaisselle inconnue et des revues que je ne lis jamais. Et puis, cette table de salon n'est pas non plus la mienne : chêne massif alors que la mienne est de fer forgé et de verre...

J'essaye de reprendre mes esprits, persuadé que mon imagination me joue des tours. Ma montre. Arrêtée. La trotteuse ne bouge pas. À elles deux, la petite et la grande aiguille me rassurent quant à l'heure approximative : 18 heures. Mais depuis combien de temps, en fait? Je m'approche de l'armoire à musique, et je monte le volume à l'ampli. Devant le silence persistant, j'appuie successivement sur toutes les touches de la radio qui sont censées avoir mémorisé une station. Les chiffres des longueurs d'ondes s'affichent, mais le mutisme des appareils reste total. Ce sont bien mes appareils, ma radio, ma platine pour 33 et 45 tours, celle à CD, et, tout en bas, l'enregistreur à cassettes...

Une angoisse m'envahit, très doucement, comme pour ne pas m'effrayer trop vite. Quelle est cette maison? Je dois la visiter. Je suppose que des copains sont venus, m'ont trouvé endormi et m'ont joué cette farce un rien douteuse : me transporter pendant mon sommeil chez l'un ou chez l'autre. Avec le meuble et ses appareils? J'en doute pourtant. Je claque des mains et tape des pieds pour me rassurer. C'est de la vraie construction, en dur. Du coup, je me pince et me tâte pour vérifier que moi aussi, je suis bien réel.

(...)

Le dé clic

L'intervention chirurgicale qui m'attendait était somme toute plutôt bénigne. Rien ne laissait imaginer la moindre complication. C'est donc sans appréhension aucune que j'entrai, sur mon lit roulant, dans la salle d'opération, parfaitement conscient malgré la pré-narcose. Quelques propos avec l'infirmière, l'aiguille, les picotements brefs à travers tout le corps, et le mot que l'on n'achèvera jamais.

— *Docteur, le cœur faiblit.*

— *Oui, Une légère hémorragie. Rien de préoccupant. Compresses.*

Un peu de panique – inexplicable –, un geste dévié, le sang qui fiche le camp à flots. Faiblesse. Massage cardiaque. Coma.

J'ai froid. Des voix, autour de moi, se mélangent, se réverbèrent confusément. Les timbres se confondent. Les mots se disputent au seuil de mes oreilles, et ne me parviennent qu'en brouhaha dénué de sens.

J'ai froid. De plus en plus froid. J'avance au ralenti dans le vaste tunnel de lumière. Plus aucun son. Juste une brise légère, glacée, silencieuse, qui fait à peine voler les pans de la chemise blanche ouverte dans le dos. Je marche, et chaque pas me prend plus d'une minute. Puise aussi largement dans le peu de force qui me reste.

Sur mes lèvres, le givre durcit, et au bout de mes cils. Ma respiration forme un tout petit nuage gris. Mes doigts engourdis me font un peu mal.

Le tunnel est immense, et semble sans fin. Je n'en distingue aucune paroi. Il n'est sans doute bâti que de lumière pure. La brise a fraîchi encore. Les dents me font mal, comme si je suçais des glaçons, comme si j'avais mordu à pleine bouche dans une crème glacée insipide.

Les articulations deviennent de plus en plus réticentes. On dirait que l'huile s'y est figée. Les os grognent de froid et de friction. Je ne tiens plus mes yeux entrouverts qu'avec peine.

Je perçois maintenant un sifflement, ténu tout d'abord, puis crescendo, strident. Je suis trop fatigué pour en chercher la source. Paradoxalement, le froid et le givre m'enveloppent peu à peu d'un bien-être reconfortant.

J'ai commencé à courir. Comme ces lions que l'on voit dans les documentaires, galoper très lentement derrière la gazelle qu'ils vont dévorer. Mes bras se sont ouverts, et le peu de chaleur qu'ils maintenaient aux aisselles s'est évanoui dans l'aveuglante clarté. Bloc de glace articulé, à peine mobile. Et ce bien-être...

Ma course s'est calmée d'elle-même, d'un coup. Là-bas, sur le sol de blancheur, une faux barre le passage. J'approche au gré de mes mouvements appesantis. Je ne les maîtrise plus, et pourtant, je sens qu'ils se composent selon une logique rigoureuse.

(...)

(*Sans gravité*, pp. 9-10)

Les mains de M'Boko

C'est une petite ville de province, avec une église convenable, un supermarché ou deux, des bistrots et des recoins tranquilles. Les rues y sont presque propres, il fait bon s'y promener, loin des fumées jaunes et des senteurs de soufre.

J'ai amené M'boko dans l'un de ces recoins tranquilles, avec une grosse masse de glaise fraîche et humide. Les nuages se tripotent les flancs sans vergogne, en remous gris, larguant ici et là une giclée de pluie brève et froide.

M'boko a peur de ce qu'il va faire. Il a peur pour lui, mais aussi pour moi. Il marque une brève hésitation devant la terre, puis ses doigts se confondent avec cette argile qu'il va travailler. Il avale sa salive avec difficulté, regarde le ciel et secoue la tête de gauche à droite.

— *Vas-y, M'boko. Maintenant.*

Sans une parole, le Noir me lance un regard triste et inquiet. Ses mains déjà façonnent un cylindre de près de 80 centimètres de haut. À nouveau il hésite, me regarde longuement, fouillant de ses prunelles le fond de mes yeux. Puis ses mains se posent au sommet du bloc de terre, et les caresses commencent.

— *Bien, Missié Pierre. C'est bien. Je la distingue comme si elle était ici.*

Les ongles effilochent la terre, cisèlent les cheveux mi-longs pendant que les pouces déjà lissent le front et repoussent les sourcils. La pluie se fait violente et tente de tout ruiner en coulées boueuses. Les mains accélèrent leurs mouvements et M'boko ne peut cacher sa frayeur.

— *Le ciel ne veut pas que je le fasse, Missié Pierre. C'est sûr, je ne dois pas le faire. Je ne dois pas !*

— *Dépêche-toi, M'boko. Il reste moins de deux heures avant que le soleil ne se couche. Dépêche-toi.*

— *Le soleil s'est caché depuis que tu es venu, Missié Pierre. Lui non plus ne veut pas que je le fasse.*

La voix de M'boko prend des accents de terreur. Le calme de la mienne tente de le rassurer. Ses mains continuent de caresser l'argile. Le cou prend forme. La tête est tout à fait finie. Il pleut moins, soudain. Le visage est fidèle, beau. Et l'artiste a réussi à donner au regard droit et fixe ce qu'il doit contenir d'espoir et de crainte.

— *Tu vois, M'boko, le ciel crache déjà moins sur nous. Il finira par nous laisser en paix. Pourquoi nous en voudrait-il?*

Les gouttes redeviennent immédiatement plus larges et drues. Les doigts noirs corrigent sans attendre le front et les cheveux, les larges paumes abritant le nez et les lèvres charnues.

— *Tu dois te taire, Missié Pierre. D'abord tu le contraries, et puis tu le provoques. Si tu le défies tout le temps, je n'y arriverai jamais. Regarde le résultat! Non, je n'y arriverai pas!*

— *Pardonne-moi. Tu as peut-être raison pour le ciel. Mais tu dois le faire, tu dois réussir, tu n'as pas le choix!*

— *C'est aussi ma vie que tu joues.*

— *Travaille!*

— *Je l'ai perdue, maintenant. Tu dois te reconcentrer, Missié Pierre. Vite, vite.*

— *Elle est belle, tu sais.*

— *Oui, je sais, Missié Pierre.*

— *Blonde...*

— *Blonde.*

Il y a des larmes dans les yeux de M'boko. Ses mains d'artiste pétrissent les épaules, puis donnent ses formes au buste. M'boko se détend quelque peu. Ses gestes pourraient paraître indécents dans d'autres circonstances. Il sourit. Il rêve probablement à cette femme blanche, belle, qu'il ne rencontrera sans doute jamais. Il retouche les lèvres, chatouille le menton, s'applique au col du pull-over.

(...)

(**Sans gravité**, pp. 68-70)

Synthèse

À force de le voir servir la littérature et l'écriture des autres, il semblait juste et urgent de s'intéresser un temps à l'un des maîtres d'œuvre du Service du livre luxembourgeois, Jean-Luc Geoffroy. Jean-Luc Geoffroy on le connaît évidemment comme animateur, mais l'on sait moins qu'il occupe une place importante au sein de la communauté littéraire luxembourgeoise. Un espace à part en tout cas...

Sa production relativement mince n'en offre pas moins une qualité certaine. Si la poésie essayée un temps n'y représente qu'une fraction somme toute secondaire, on y rencontre toutefois des accents de sincérité uniques et intéressants. Volontairement simples, les thèmes explorés vont de la liberté à la tristesse en passant par l'explosion des sentiments en butte au désabusement. De même, les personnages évoqués sont souvent démunis : les enfants, le clown, le gitan, les apatrides, les marginaux. Les textes effeuillent aussi d'autres thèmes comme la politique ou les militaires souvent ridicules :

Le petit colonel

Se pose une question

Et voilà qu'une bombe

Lui souffle la réponse

(Poèmes pour moi, p. 15)

En ce qui concerne la forme poétique, d'une manière générale, Jean-Luc Geoffroy privilégie un langage simple voire populaire, des verbes sans sujets, des phrases minimales, des impératifs. Les vers souvent libres (avec toutefois des emplois astucieux de la rime donnant une musicalité bienvenue aux petits poèmes) excèdent rarement les six syllabes :

Ça t'y fait-y mal

D'plus avoir d'pays

(Ib., p. 29)

Cette propension à l'expression dépourvue d'emphase se retrouve dans le second recueil, *Pluie d'illusions*, où les textes s'affirment davantage.

Moins directs, plus construits, ils s'appuient toujours sur les mêmes thèmes (*le clown*, p. 38) et sur une constante désillusion liée au fil inexorable du temps qui passe :

*Car je sais aussi
Que bientôt chaque nuit
Teindra un de mes cheveux en gris
(Pluie d'illusions, p. 34)*

Répondant de la nostalgie, les vieux (*ib.*, p. 40) constituent la catégorie de personnes la plus souvent évoquée. Cet intérêt pour les personnes âgées revient constamment dans les nouvelles. Pour qui connaît le poète, la gravité de ton ne lasse d'ailleurs pas de surprendre !

Le premier recueil, *Cache-cache*, paraît d'ailleurs, à ce titre, plein de fraîcheur, mais empli aussi d'une vision assez pessimiste de la société. Cette première série de nouvelles s'inscrit encore à une distance certaine du fantastique. *Cache-cache* est certainement, comme les deux recueils de poèmes, un ouvrage de jeunesse; il n'est pas pour autant dépourvu de qualités. Chacun des textes dresse le portrait d'un personnage bien typé, fort proche de la réalité. Parmi les individus ainsi dépeints, on a toujours des gens qui sortent de la banalité, mais qui pourtant nous paraissent plausibles. Décalés par rapport à la norme, ils ne sont différents de nous que parce que rejetés ou incompris : les vieilles gens; Martine, la rousse de *La cicatrice* qui ne supporte plus que l'on se moque de sa chevelure; le pauvre petit garçon de *Paradis pour Noël* qui conserve les cinq francs destinés à l'offrande pour s'acheter un joujou dans le magasin... fermé; le violoneux de *Chanterelle et bourdon* qui enchante le monde avec sa musique jusqu'au jour où ses doigts sont écrasés dans un accident.

Dans leur ensemble, les textes dénoncent surtout la bêtise et l'intolérance, le manque de chance. On a suggéré plus haut que ce premier recueil naviguait à quelques encablures de la littérature fantastique. Pour entamer le vif du genre cher à Jean Ray et Thomas Owen, c'est vers les derniers recueils qu'il faut se tourner.

Plus même qu'une dérive vers le fantastique, *Les contes étranges de l'âme borgne* (un titre décidément prometteur) renouent à la fois avec les

contes de fées (*Myriam et les trois secrets*) et la science-fiction (*La zone, L'inconvénient*). Parfois, d'ailleurs, les genres se mélangent un peu, comme dans les meilleurs Harry Dickson, l'intrigue de *Khraps et Bondoyen* oscille entre policier et découvertes scientifiques. Même si les peintures de personnages typés ne disparaissent pas, l'intérêt pour la science détournée ou pour la magie semblent prendre le dessus, comme le suggère encore le mystérieux Mégamicre de *Ceux de Guéritte*. Les fantôme et les personnage "défunts sans le savoir" peuplent à foison les récits.

Que l'on ne s'y trompe pas d'ailleurs, les noms amusants ou agréables comme *Clairval* ou *Clairmesnil* cachent des scènes parfois atroces ! C'est que l'on tue beaucoup chez Jean-Luc Geoffroy et avec délectation et raffinement encore ! La folie homicide annoncée dans *Le train* relaie celle des rats (?) aux relents de Stephen King dans *Les dents d'argent*. Si encore cela se terminait parfois sur une note gaie ou optimiste... Comble de l'ironie, le nombre de cadavres culmine dans la dernière histoire du recueil : plusieurs milliards de corps imputrescibles finissent par encombrer les pages !

À tout prendre, le contenu de ce recueil reste moins sanglant que celui de *L'enfant sadique* dont la nouvelle éponyme nous fait découvrir les frasques abominables du petit Pol qui, très en avance pour son âge torture les fourmis avant de s'attaquer à des proies plus sérieuses. Malgré l'horreur souvent déployée, on garde toujours une place salutaire pour l'humour et pour l'absurde des désopilantes *Variations pour cordes à nœuds et absinthe* : *Vous ne devriez tout de même pas laisser traîner des pendus comme cela dans votre établissement. Ça fait désordre. Vous avez vu ses lacets ? (L'enfant sadique, p. 130).*

Après 1996, deux recueils de nouvelles ont relancé de fort belle façon l'aventure littéraire de Jean-Luc Geoffroy. *Miserrances* présente onze nouvelles au ton souvent dramatique. À vrai dire, d'ailleurs, dans cet ensemble, quelques nouvelles se détachent du fantastique *stricto sensu* et relèvent plutôt de l'horreur. Ainsi dans *Le cœur de Paméla* où un photographe se révèle en fait un tueur en série. De même, dans *Fait divers*, le narrateur relate comment il est parti précipitamment de chez lui après avoir tué sa fille dans des circonstances proprement terrifiantes. Motivé

par la découverte d'un journal intime, ce crime permet d'explorer les faces les plus perverses de l'adolescence. Assez éloignées elles aussi des préoccupations paranormales, deux nouvelles font la part belle aux sports nautiques qui, pour des raisons diverses tournent mal : *L'accident* et *La gourmandise*.

Les autres textes s'inscrivent plus systématiquement dans la tendance fantastique : la personnification de la mort sous les traits d'une fillette, l'exploration d'un monde inversé (*Le Miroir*), un tableau qui semble prendre vie... Parfois l'auteur ouvre des perspectives encore peu explorées. Ainsi dans *La plante* : sur la planète Brondera (la Terre dans un futur plus ou moins éloigné), les habitants se voient attribuer un compagnon par tirage au sort. le héros, Clarentin, hérite pour sa part d'une plante germe de vie humaine. La valeur symbolique de cette évolution s'inscrit dans une sorte de mouvance "écologisante" encore apparente dans *La promesse*, nouvelle qui consacre en quelque sorte un retour à la terre mère.

Même si l'humour passe ici à l'arrière-plan, la mise en abyme du travail d'écriture peut, de loin en loin, s'apparenter à une sorte de regard amusé posé par l'auteur sur sa propre pratique artistique : *Je ne parvenais plus à écrire une ligne, ni du programme informatique dont pourtant j'avais grand besoin pour mon travail, ni de littérature, dont j'avais besoin pour mon équilibre* (*La tête*, p. 147).

Le dernier recueil paru, ***Sans gravité***, embarque aussi des contes fantastiques, mais un fantastique sciemment balisé par une traînée sentimentale qui met l'amour, sinon au premier rang, du moins en bonne place. Onze nouvelles fantastiques autour de ce thème commun pour dire que l'on peut parler de choses du cœur en franchissant les barrières du quotidien le plus réaliste.

Dans cette série, difficile de faire une classification. Si certaines nouvelles, comme *Déclic* ou *Les mains de M'boko*, se donnent pour cadre le passage mystérieux entre la vie et l'au-delà, d'autres privilégient l'exploration de lieux étranges (*La chambre morte*) ou difficiles à "conquérir" (*Une histoire d'amour*). À ce titre, on soulignera la grande corrélation qui, en général, régit les rapports entre les lieux et leurs occupants. Parfois aussi on procède à l'examen de failles temporelles (*Un*

détail pour Jérémie) ou de problèmes scientifiques. Ainsi, dans *Sans gravité*, l'histoire file, en fin de compte vers une autre vision du temps : *Je sentis donc, confusément d'abord, puis avec de plus en plus de précision, que quelque chose n'allait pas. Le temps marquait le pas.* Mais le dérèglement du temps - ou plutôt l'établissement de nouvelles règles - n'empêche pas la découverte d'autres bizarreries.

Souvent, le fantastique résulte d'une petite faille, d'une petite anicroche dans le quotidien le plus ordinaire : une porte s'ouvre, un volet bâille, une lumière s'allume et voilà que tout bascule. Chez Jean-Luc Geoffroy, pourtant, le fantastique s'apparente plus souvent à un dérèglement massif et comme habituel. Les protagonistes s'installent dans leur univers étrange au travers d'une sorte d'accoutumance. Dans *Les mains de M'boko*, par exemple, les pouvoirs du sorcier africain héros de la nouvelle ne surprennent pas le narrateur qui fait appel à ses services sans trop s'interroger sur leur côté extraordinaire, mais en misant sur leur seule finalité. Dans le même ordre d'idées, que l'on confie la dérive fantastique à des instances scientifiques n'a rien de surprenant, mais qu'elle appartienne à des hasards successoraux ou à des contrats notariés, voilà qui décidément semble aller à l'encontre de l'imprévu...

Au demeurant, si Jean-Luc Geoffroy fait parfois l'apologie de drôles de personnages, cela ne les prive pas d'une forte charge émotionnelle ni d'une grande sensibilité humaine. On l'a dit, des histoires d'amour, souvent, viennent prendre le pas sur l'arrière-plan fantastique. C'est même cela qui empêche un dérapage vers la cruauté trop grande des pièges tendus par le mystère. Qu'importe, en effet, si, dans *Le prix*, Florence et Christophe se livrent à des ébats hideux puisque, finalement, leur bonheur fait oublier tout cela. Serait-ce à dire que la plénitude sentimentale dépasse les errements du bon goût ?

À l'inverse, quand il s'agit d'investir un bâtiment gris pour en faire un *Musée des arts visuels* de référence, c'est à nouveau l'amour qui va servir de déclic, une étrange histoire d'amour entre une bâtisse récalcitrante et une petite bonne femme pleine d'énergie : *Et fous pas le feu, nom de Dieu! Jusqu'ici, tu n'as rien détruit. pas même moi! Tu es sans doute surprise par ma résistance. Ma détermination est absolue. Je te materai, coûte que coûte!* C'est qu'il en faut de l'énergie pour dépasser les

barrières entre les êtres et les objets, à moins que la frontière entre les deux soit moins essentielle qu'il n'y semble à première vue...

Il y a chez Jean-Luc Geoffroy comme une volonté de découvrir derrière les façades lépreuses et lézardées un havre de quiétude, un endroit paisible à l'abri de l'apparent désordre extérieur. Plus simplement pourrait-on parler d'une volonté de retrouver sans cesse le calme après la tempête. Ce serait possible, peut-être, mais il faut compter avec les souvenirs...

Outre le poète et le conteur, il ne faudrait pas refermer cette synthèse sans dire un mot de L'effusion et du dictionnaire qui lui fait suite, ouvrages auxquels Jean-Luc Geoffroy a prêté un concours malicieux. Sans doute ces textes publiés au moment de la loi sur la fusion des communes n'est-il pas dépourvu de qualités humoristiques et, avec ses «gags rabelaisiens» constitue-t-il comme le dit Georges Jacquemin (*La revue. Dossiers d'Aquitaine et d'ailleurs*, p. 15) un bon reflet de l'esprit gaumais. Mais cet esprit gaumais est-il toujours bien perceptible en dehors de la Gaume? Tant qu'à y pêcher des traits dont le sarcastique n'échappera à aucun lecteur peut-on lancer une citation savoureuse qui dépasse le cadre ensoleillé et goguenard d'entre Vire et Ton : *Et n'oubliez pas que quand les Russes ont libéré les prisonniers des camps allemands, des centaines de gardiens de camps se sont trouvés sans emploi. Sales communistes, va!* (*Le dictionnaire de l'effusion*, p. 18).

Paul MATHIEU